

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 351 - Décembre 2017 - 36^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

Centenaire de la mort de Mendele Moïkher Sforim

א שמוגלגער UN PASSEUR

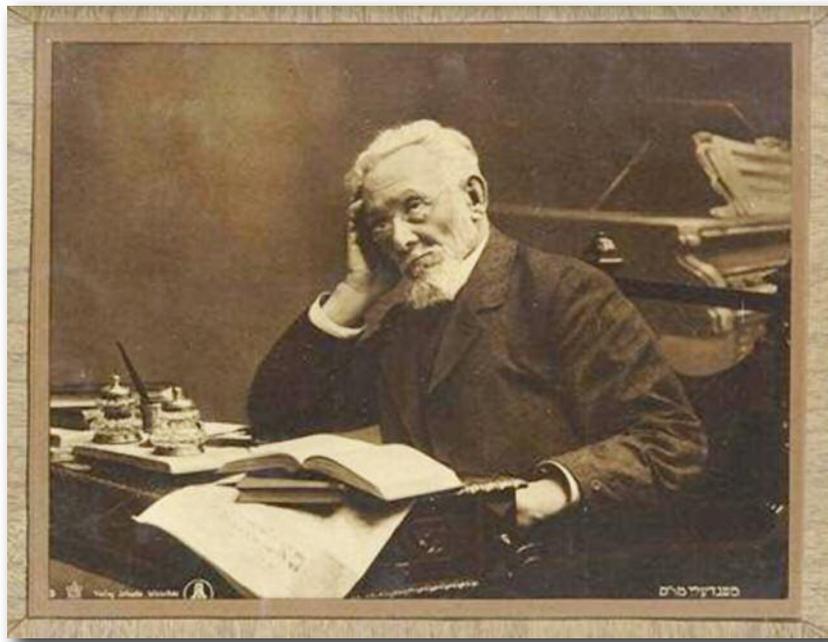


Figure décisive de la littérature yiddish, Shalom-Yaakov Abramovitsch, mieux connu sous son pseudonyme de :

מענדעלע מוכר ספרים
Mendele Moïkher Sforim
Mendele

le colporteur de livres

est mort le 8 décembre 1917 à Odessa, il y a tout juste cent ans. ■ ■ ■

Suite en page 8

Editorial

SURPRISES

par JACQUES LEWKOWICZ

Le trait le plus frappant du paysage politique français est celui des surprises, qui déstabilisent tout ce que l'on aurait pu croire jusque-là.

Que n'avait-on pas dit sur l'ère nouvelle ouverte par l'élection du président Macron ! Enfin un élu dont le programme résulte d'une enquête auprès des Français, débarrassé des liens délétères de la vieille « politcaillerie », dont la façon même de poser les problèmes serait différente de ses prédécesseurs ! Or, il apparaît que la politique économique pratiquée est très ancienne, puisqu'elle ne fait que prolonger toutes les mesures de restriction des dépenses publiques, déjà pratiquées depuis plus de trente ans. Et voilà qu'on voit surgir, au sein même de son propre mouvement, une révolte de militants dénonçant l'autoritarisme inacceptable de cette formation.

Dans le même moment, alors que l'on pensait que l'opposition aux mesures contenues dans les ordonnances destructrices du code du travail allait s'effondrer d'elle-même, voilà que les syndicats regroupés par FO viennent rejoindre ceux qui ont entamé la lutte dès la première heure.

On pourrait aussi citer la découverte, parmi les « Insoumis », de titulaires anciens et nouveaux de rentes de situation privées, immobilières ou médiatiques.

On a même vu, mais là, la surprise est de moindre envergure, la présidente du FN proposer une alliance à ceux qui continuent à se revendiquer héritiers du gaullisme, ces derniers affichant leur rupture avec le programme du CNR.

Mais la surprise la plus douloureuse est certainement le surgissement au sein de l'aile gauche du PS du très ancien préjugé qui essentialise les Juifs comme assoiffés d'argent. Il est heureux qu'à cet égard des excuses aient été formulées. Il eut été préférable qu'elles n'aient pas eu lieu d'être, grâce à l'abstention de son auteur.

En fait, tout ceci ne fait que prolonger l'état de crise, insoluble sans un changement social radical, dans lequel se trouvent des politiciens, autant incapables de répondre aux besoins populaires qu'à l'intérêt national. ■

Entretien avec Andreï Gratchev

D'UNE GUERRE FROIDE À L'AUTRE

Dernier porte-parole de Mikhaïl Gorbatchev, Andreï Gratchev est un observateur lucide de la vie internationale. Son dernier livre, « *Un nouvel avant-guerre ? Des hyperpuissances à l'hyperpoker* »*, analyse le passage d'une guerre froide à l'autre : à travers les rapports entre l'Occident et la Russie.

Dominique Vidal : Vous consacrez toute la première partie de votre livre à une analyse comparée de l'attitude de l'Occident vis-à-vis de Moscou dans ce que vous nommez les « deux guerres froides ».

Andreï Gratchev : Les deux parties ont commis des erreurs. Mais l'Occident me semble le principal responsable du ratage de la sortie de la première guerre froide. Car il n'a pas utilisé la chance historique que représentait la démarche de Mikhaïl Gorbatchev pour surmonter l'impasse historique de soixante-dix ans de projet utopique « à la russe ».

Gorbatchev avait eu le courage d'appeler sa société à se moderniser, en s'ouvrant au monde. Il rêvait d'une sorte d'eurocommunisme à l'Est, vingt ans après le Printemps de Prague – un socialisme nouveau adapté à l'époque nouvelle.

Cette réforme avait, pour lui, une pré-condition : la sortie de la guerre froide. Il fallait arrêter la course folle vers un troisième conflit mondial, inimaginable depuis l'apparition des armes nucléaires. Mais cette période était faite de guerres chaudes, avec, en quarante ans, des dizaines de millions de morts : un immense malentendu, résultant de deux paranoïas...

DV : Vous citez beaucoup George Kennan.

AG : Cinquante ans plus tard, l'« inventeur » de la théorie du *containment* assure avoir été mal compris par les administrations successives, qui n'auraient retenu de son projet d'endiguement que sa dimension militaire, le *hard power*, alors que lui misait avant tout sur le *soft power*, la puissance de l'exemple de l'Occident, sa modernité par rapport au retard de la société russe. L'objectif était d'inciter cette dernière à se réformer.

L'histoire a confirmé la justesse de cette stratégie, conduite en Europe par De Gaulle et sa « *belle et bonne alliance* », puis par Willy Brandt avec son « *Ostpolitik* ». Le *soft power* occidental – son efficacité économique, mais aussi son image de champion des libertés – a alimenté le désir de réforme à l'Est : en 1968 avec Dubcek et, vingt plus tard, avec Gorbatchev. ■ ■ ■

(Suite p.3 de l'entretien avec D. Vidal)

TOUTE L'ÉQUIPE DU JOURNAL
VOUS SOUHAITE
D'EXCELLENTE FÊTES

CARNET

Jack Ralite UN HOMME EXEMPLAIRE

Né le 14 mai 1928 à Châlons-sur-Marne, Jack Ralite nous a quittés ce 12 novembre. Un vibrant hommage lui a été rendu à Aubervilliers dont il fut maire adjoint puis maire, et au Père-Lachaise où se pressait le monde des arts et de la politique. Depuis son adhésion au parti communiste en 1947, il n'a cessé de combattre l'exclusion qu'elle résulte de la pauvreté, du handicap, de l'échec scolaire ou de la folie. D'abord journaliste à l'Humanité, chargé des pages culturelles, il est successivement élu député de la Seine-Saint-Denis, nommé en 1981 ministre de la Santé – où selon l'expression de Lucien Bonnafé, il ouvre « *Une voie française pour une psychiatrie différente* », désaliéniste –, puis ministre de l'Emploi, avant de devenir sénateur de Seine-Saint-Denis. À la veille du 14 juillet 1984, il inaugure le Musée de la Révolution Française. Son engagement pour la culture était indissociable de son engagement politique et syndical. Une culture au sens large, ouverte sur toutes les strates de la vie, du social. Son soutien en faveur des artistes et de la liberté d'expression était indéfectible.



Communiste fondateur, il fait partie de ces hommes formés très jeunes à l'aune de l'école du parti communiste qui leur a permis de grandir, y conjuguant leur intelligence exceptionnelle, leur liberté, leur persévérance, leur humanité envers les autres. Jack Ralite n'a jamais renoncé à son idéal communiste. Chaque fois, dans toutes ses fonctions, électives ou non, il a œuvré à émanciper et rassembler. Il était très proche de deux figures emblématiques du théâtre public, Jean Vilar et Antoine Vitez, tous trois liés par un engagement commun, celui d'un théâtre populaire, exigeant, pour tous ou « élitaire pour tous ». Il allait chaque année rejoindre Vilar au festival d'Avignon, le soutenant, participant aux débats du Verger. Il se rendait régulièrement l'été dans les Cévennes dans la maison d'Antoine Vitez à la Nogarède. Fondateur avec Gabriel Garran du premier Centre Dramatique National de Banlieue à Aubervilliers, ils ont su tisser des liens citoyens avec la population, mêlant amateurs et professionnels et faisant venir au théâtre des gens qui n'y allaient jamais. C'était un homme très humble qui s'intéressait à tous les artistes, très grands, comme plus petits. Je me souviens que malgré un emploi de temps chargé il avait pris la peine de se déplacer pour voir ma pièce de théâtre, qu'il s'y était intéressé. « *Un théâtre est aussi indispensable qu'un hôpital* » disait-il. Omniprésent sur le terrain de la culture, Ralite en a fondé les États généraux en 1987, a travaillé avec Lucien Marest et Roland Leroy à la définition et à la mise en œuvre d'une nouvelle politique culturelle pour la France, et en 1995 s'est engagé pour l'exception culturelle.

Une page se tourne. Qu'en sera-t-il des nouvelles générations d'artistes ? Sauront-elles seulement ce qu'elles doivent à cet infatigable visionnaire ? Cher, cher Ralite, à nous tu manqueras beaucoup. Salut l'ami, l'intime, le complice, le défenseur inlassable des artistes. Salut frère de combat. Surtout pas adieu. Merci pour l'exemplarité de ta vie qui reste le bâton de pèlerin que tu nous laisses. ■

Simone Endewelt

NON À L'ANTISÉMITISME !

Bagneux, 7 novembre 2017 : Ils sont nombreux, ce jour-là, à rendre hommage à la mémoire d'Ilan Halimi, manifestant par leur présence leur refus têtue de l'antisémitisme. « *Nous n'oublierons pas, nous n'oublierons jamais* » déclare, d'une voix parfois brisée par l'émotion, Marie-Hélène Amiable, maire communiste de Bagneux qui inaugure la nouvelle plaque commémorative, hommage des Balnéolais à Ilan Halimi. Volonté affirmée et réaffirmée de dire « Non à l'antisémitisme ».



Sur l'ancienne plaque ignoblement profanée ce 1^{er} novembre, jour des morts, par des inscriptions antisémites, le Parquet de Nanterre relevait la présence d'une croix gammée et le nom d'Hitler. Or cette plaque remplaçait, suite à une première profanation, celle apposée en 2011 à la mémoire de ce jeune de Bagneux, âgé de 24 ans, mort des suites de ses blessures après avoir été séquestré et torturé pendant 24 jours par un groupe imbécilement convaincu qu'Ilan était riche puisque juif. À cette occasion, un arbre avait été planté pour que vive à jamais le souvenir d'Ilan Halimi.

L'UJRE qui avait appelé à ce rassemblement, soulignait, dans son communiqué, la nécessité d'une politique ambitieuse visant à « *combattre, autant par l'éducation que par la répression toutes les causes de discrimination, tous les préjugés relatifs à l'origine des êtres humains dont il faut rappeler inlassablement qu'ils sont tous des individus membres d'une seule famille : l'humanité.* »

« *... Ne pas oublier* », poursuivait la maire de Bagneux, « *c'est aussi combattre la résurgence du nazisme [qui] refait pourtant surface en Europe* » et dont les « *horreurs ont entraîné la création d'une nouvelle incrimination, lors du Tribunal de Nuremberg en 1945, celle de crime contre l'humanité.* »

VIE DES ASSOCIATIONS



Le 21 octobre dernier, l'Assemblée générale de l'UJRE s'est réunie à son siège. Elle a procédé à l'audition des rapports d'activité et financiers approuvés à l'unanimité. En matière de projets d'avenir, une intéressante discussion où se sont croisés différents thèmes, a eu lieu. Ont été évoqués, notamment, deux projets : l'affinement du positionnement de l'UJRE sur les conflits du Proche-Orient et l'écriture de son histoire. ■

ANTISÉMITISME



D'où son appel à faire toujours plus « *œuvre de mémoire et de pédagogie* », à promouvoir « *une culture de la Paix : cette culture dont se réclame la municipalité de Bagneux et qui doit permettre de faire la part belle à la tolérance, au respect de l'autre, au vivre ensemble* » au travers « *de projets qui rassemblent* ». Et Mme Amiable de citer, en conclusion, ces mots de Simone Veil : « *La volonté doit renaître d'un monde fraternel, d'un monde fondé sur le respect de l'homme et de sa dignité.* »

Élie Korchia, président du Conseil des communautés juives des Hauts-de-Seine, affirmait : « *Non, les petits voyous qui ont voulu saccager cette stèle et la marquer de leur empreinte, l'antisémitisme, ne gagneront pas* » car « *les membres de la communauté juive de Bagneux (...) continueront d'être des Français, juifs, fiers de vivre dans leur ville et ils ne partiront pas !* »

Philippe Maffre, au nom du préfet, apporta le « *soutien d'une République laïque à la communauté juive* », République qui dès sa création reconnut « *enfin la liberté, l'égalité de tous les cultes* », fondant ainsi le droit de toutes les religions à vivre et s'exprimer dans l'espace public. Il conclut en rappelant que le mot « *fraternité* », dans la devise de la République, signifiait que, « *juifs ou pas, dans les circonstances de ce genre, nous sommes tous atteints et nous devons tous réagir. C'est notre devoir, pour que personne en France ne soit amené dans quelques années à répéter une phrase analogue à celle qu'avait écrite le pasteur Niemöller, alors qu'il était en camp : « ... Quand ils sont venus m'arrêter, il n'y avait plus personne pour protester.* »

En 2018, le jardin boisé qui s'ouvrira près du nouveau métro de Bagneux portera le nom d'Ilan Halimi afin qu'à Bagneux, le « *combat contre l'antisémitisme fasse partie du quotidien.* » ■

à vos agendas !

L'UJRE et MRJ-MOI vous invitent à participer le **Vendredi 15 décembre à 15h.** (et non le samedi 16 décembre comme annoncé par erreur dans notre dernier numéro)

à l'hommage aux victimes des fusillades du 15 décembre 1941, qui aura lieu au Cimetière du Père Lachaise. ■

RDV 14:45 à l'entrée de la rue des Rondeaux, Paris 20° (M° Gambetta)

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Editions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naité Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH* depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM* éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef Bernard Frederick

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet, Jannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka, Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction Tauba Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis 75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE (10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

D'UNE GUERRE FROIDE À L'AUTRE

(Suite de la page 1)

■ ■ ■ **DV : Pourquoi, selon vous, les États-Unis n'ont-ils pas saisi cette perche ?**

AG : Par myopie politique. Ils se sont empressés d'interpréter comme une capitulation la transformation de la société soviétique, pourtant portée par l'espoir de s'allier à l'Europe dans le cadre d'une « Maison commune » et accompagnée d'une offre d'arrêt de la course suicidaire vers la guerre. Ils se sont lancés dans le vide stratégique créé par le retrait volontaire de l'URSS : désarmement unilatéral lancé par Gorbatchev, élimination des euromissiles soviétiques en deux fois plus grand nombre que ceux détruits par les Américains.

DV : Selon vous, l'Occident s'était pourtant engagé à ne pas profiter du retrait soviétique.

AG : L'URSS a perdu la guerre froide, surtout à partir du moment où la compétition s'est déroulée en temps de paix. En temps de guerre, le régime soviétique, même sous sa forme stalinienne, tint bon. Après tout, il assura pendant la Seconde Guerre mondiale la survie des démocraties occidentales.

Et pourtant l'Occident a voulu voir dans la sortie de la guerre froide la preuve de sa victoire, à la fois fin de l'histoire et extension de l'économie de marché à l'ensemble de la planète. Pis : il y a vu un mandat pour une gestion unilatérale des affaires du monde, avec le rêve de transformer celui-ci en une sorte d'énorme Occident – avec la tentative d'imposer ce modèle par tous les moyens, y compris militaires, de l'ex-Yougoslavie à l'Irak.

C'est pourquoi l'image d'un Occident prêt à gérer les affaires du monde dans le respect du droit des peuples s'est rapidement dissipée. Au contraire, il a fait la preuve de son mépris pour l'ONU, pour le droit international. D'où la montée, en Russie, de la déception, de la frustration et finalement d'un désir de revanche.

DV : La sévérité de votre réquisitoire contre le comportement de l'Occident ne vous amène pourtant pas à être complaisant vis-à-vis de la Russie.

AG : Le bilan, stratégiquement et politiquement catastrophique, de l'interprétation occidentale de la fin de la guerre froide, c'est aussi l'extension de l'OTAN à l'Est, en violation des engagements pris lors de l'unification de l'Allemagne.

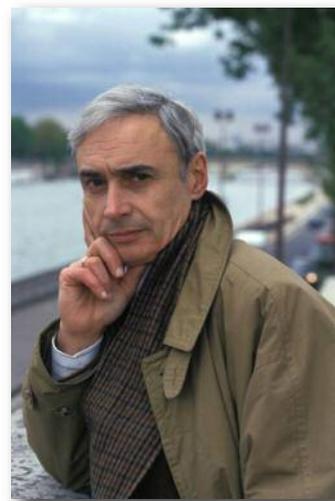
Les stratèges américains et ouest-européens n'ont pas mesuré que cette installation en Europe centrale et orientale de structures d'encerclement de la Russie donnaient à celle-ci le sentiment d'être le vaincu de la Troisième Guerre mondiale... alors qu'elle figurait parmi les vainqueurs de la Seconde.

Voilà ce qui a produit Poutine. Ancien fonctionnaire du KGB, ex-Soviétique avec tous les réflexes de l'appareil, nostalgique de la seconde superpuissance, convaincu que la disparition de l'URSS est la plus grande catastrophe géopolitique du XX^e siècle, il exprime la frustration de la société russe. Il incarne toutes ces déceptions accumulées sous Boris Eltsine : celle du rêve communiste, celle d'une modernisation miraculeuse, grâce à la démocratie à l'occidentale et à l'ultralibéralisme sauvage...

Après une période où il espère encore pouvoir s'allier à l'Occident, Poutine se retrouve à la tête d'une Russie qui devient de plus en plus agressive, sur fond de rancœur historique.

DV : On a quand même l'impression d'une rupture profonde entre un Gorbatchev qui instrumentalisait sa politique extérieure au service de la réforme et un Poutine qui instrumentalise aussi la sienne, mais au service du maintien du régime sur fond de nationalisme.

AG : C'est l'évolution classique d'un régime qui choisit la voie autoritaire et nationaliste. L'histoire a fait de la Russie un Empire sans qu'elle soit passée par l'étape de l'État-nation. Si bien qu'après l'éclatement de l'URSS,



elle se retrouve sans frontières établies, encerclée par l'Occident et rejetée de la « maison commune européenne ». Bref, Moscou fait face à une nouvelle version de la politique de l'endiguement, marquée par l'alliance de l'Amérique et de l'Europe de l'Est.

DV : D'où la recherche d'alliances asiatiques ?

AG : C'est en effet face à cette marginalisation que Poutine se tourne vers l'Asie, dans l'espoir qu'une alliance avec la Chine permettra la construction d'une sorte d'anti-OTAN. Illusoire : ce que veut au mieux Pékin, c'est une nouvelle troïka remplaçant celle de Yalta.

Découvrant l'affirmation de plus en plus accentuée des ambitions chinoises, Poutine doit réduire les siennes : sa politique extérieure devient de plus en plus un moyen de résoudre ses problèmes intérieurs. On retrouve ainsi l'image classique de la Russie pays solitaire et autosuffisant, forteresse menacée de tous côtés et obligée de mobiliser sa société autour du régime et de son chef.

DV : D'où les aventures extérieures ?

AG : Oui, mais avec des étapes distinctes. L'Ukraine relève d'une sorte de doctrine Monroe à la russe, deux siècles plus tard : Moscou essaie de protéger ce qui reste de l'Empire soviétique sous la forme d'une union eurasienne. Ça rappelle la « souveraineté limitée » chère à Brejnev. La Syrie aussi rappelle Brejnev, mais celui de l'Afghanistan : une tentative pour montrer ses muscles et s'affirmer en acteur capable de concurrencer les États-Unis, hélas sur le seul terrain militaire.

DV : Mais, avec l'état des hydrocarbures et les difficultés de son économie aggravées par les sanctions occidentales, la Russie a-t-elle les moyens de cette politique ?

Les dirigeants occidentaux attendent toujours que ces obstacles forcent Moscou à un changement de

politique. Or ce qui est vrai historiquement n'est pas forcément vrai politiquement. Les temps de l'histoire et de la politique sont différents. Bush et Obama ne sont plus là, Poutine est toujours là.

Nous vivons dans un monde politiquement très épidermique, ou plutôt dans plusieurs mondes, dont chacun vit son temps historique. Le milliard d'Occidentaux « dorés » doit coexister avec des milliards d'hommes et de femmes qui ne le sont pas. Avec la découverte de leurs limites, y compris écologiques. Bref, c'est un monde asymétrique, où la Russie essaie de jouer sur tous les tableaux. Et personne ne sait combien de temps politique reste à Poutine. En attendant, il a joué en Syrie son retour au Moyen-Orient, mais aussi la possibilité de se présenter en égal. En même temps, il a cherché à la première occasion une porte de sortie, par peur de l'engrenage qui a piégé les Américains au Vietnam et les Soviétiques en Afghanistan.

DV : La dernière partie de votre livre est particulièrement anxiogène : le risque de conflits, écrivez-vous, est beaucoup plus grand que du temps de la guerre froide.

AG : J'avoue ne pas être très optimiste. Cet état d'esprit tient évidemment à la déception personnelle de quelqu'un qui a vécu une période plus euphorique avec les espoirs d'ouverture du projet gorbatchévien. Les dividendes attendus de la paix se sont transformés en budgets d'armement sans précédent. Et la « nouvelle guerre froide » me semble plus dangereuse du fait de la précarité des équilibres, alors que la précédente reposait sur la parité stratégique américano-soviétique, avec ses lignes rouges connues...

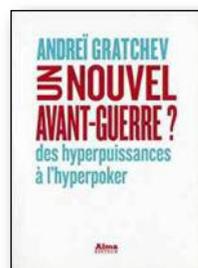
DV : ... Que les crises de Berlin et de Cuba avaient permis de tester ?

AG : Exactement. Nous sommes, au contraire, entrés dans un monde à fort degré d'improvisation, avec des acteurs inégaux – de l'hyperpuissance jusqu'aux acteurs non-étatiques. Et pourtant ces derniers ont une grande capacité de nuisance : les armes de destruction massive semblent impuissantes, par exemple, face au terrorisme. D'où un monde imprévisible, surtout avec un personnage comme Trump.

Dernier élément : la nouvelle génération de dirigeants n'a pas connu la Seconde Guerre mondiale et n'a pas, chevillée au cœur, comme la précédente, l'horreur de la guerre. Pour les leaders d'aujourd'hui, la guerre, c'est plutôt un jeu vidéo... ■

Propos recueillis par
Dominique Vidal,
journaliste et historien

* Andreï Gratchev,
Un nouvel avant-guerre,
des hyperpuissances à l'hyperpoker,
Éd. Alma, Paris, 2017,
312 p., 19,90 €



« J'AI LA FOI DE CELUI QUI N'EN A GUÈRE »

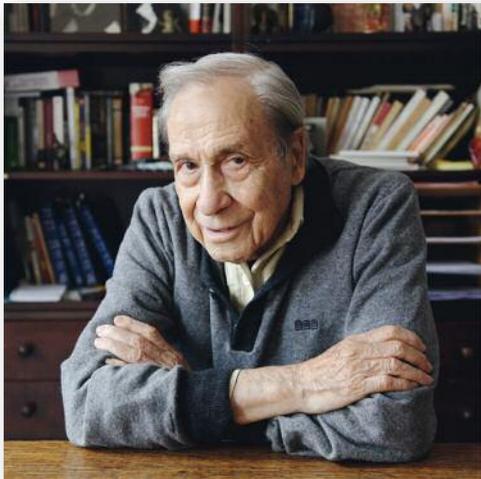
UN RECUEIL DE POÈMES DE GABRIEL GARRAN : *FILIATION*

par MARIANNE DELRANC GAUDRIC

C'est un honneur que d'essayer de rendre compte d'un livre de **Gabriel Garran**, qui est, faut-il le rappeler, l'un des fondateurs, avec Jean Vilar et Roger Planchon, du théâtre « élitaire pour tous », selon la formule d'Antoine Vitez. Il a créé en 1965, avec l'appui de **Jack Ralite**, le merveilleux théâtre d'Auber-villiers, fréquenté par un nombreux public, du plus aisé au plus populaire, où des générations de lycéens ont découvert un théâtre vivant, puis le Théâtre International de Langue Française (TILF), longtemps sis à la Villette, qui a fait connaître en France de grands auteurs francophones, notamment africains.

Après *Géographie française* [1], récit émouvant de son enfance sous l'Occupation, il publie un ouvrage de poèmes, *Filiation* [2], illustré d'un beau dessin de Kliclo, mi-rose, mi-papier froissé, « qui regroupe », écrit-il dans sa dédicace à l'UJRE, « des textes - ni roman, ni spectacle. C'est un recueil qui m'a été parallèle. J'ai comme voulu qu'ils existent... »

Le livre se partage en quatre ensembles : « *Approches* », « *Parcours* », « *Coulisses* » et « *Filiation* », qui donne son titre



au recueil. Ce sont des poèmes courts (pour la plupart) écrits « hors des coulisses » dit-il dans sa préface, au fil du temps, une sorte de « monologue intérieur ». Ce qui frappe, au départ, c'est la fragilité de celui qui parle, ce Gabriel qui a « un prénom d'ange sans en avoir les ailes » (p. 17) : « *J'ai pour identité ma fragilité intime* » (p. 46), celle d'un enfant meurtri par la guerre et la déportation de son père : « *Je fus cet enfant qui n'apprit pas à vivre* » (p. 63), qui dit la perte, l'errance, le vide : « *cet invalide peuplé de fantômes* » (p.27), « *J'erre au travers de trajectoires immodérées [...] Égaré hors de toute existence légitime* » (p. 38), ou bien : « *j'ai connu ce rêve / Absence étouffée de ne plus savoir qui j'étais* » (p. 71) et encore : « *Un syndrome orphelin me traverse l'âme* » (p.46). Si les morts pèsent sur le vivant, si « *les ancêtres redoublent de férocité* » comme disait Kateb Yacine, (« *En houle moribonde ils m'assaillent ils me cernent* » écrit en un bel alexandrin Gabriel Garran, p. 24), sa « judéité » n'est pas du côté de la religion : « *J'ai la foi de celui qui n'en a guère* » écrit-il (p. 104), maniant l'antithèse comme dans de nombreux autres poèmes ; mais il n'a pas le choix : il est « *Assigné à résidence puisque circoncis* » (p. 44) et dans un poème dont tous les vers commencent par « A », il évoque l'« *Azime vermoulu de fêtes rituelles* » ; en revanche, il a « *pour étoile le jaune d'un genêt* » (p. 19). Et c'est dans la dernière partie, plus structurée, celle où il retrouve la cohérence de sa vie, qu'il évoque le génocide (« *Fils rescapé d'un génocide / Préférant me taire que pleurer* ») et sa « *Famille d'assassinés* » (p. 91), la mort de son père, notamment dans un poème disposé comme une stèle « *L'instruction* » (p. 96) qui se termine par ces vers : « *Ce que l'homme a fait / l'homme peut le refaire* ».

De façon plus allusive que dans *Géographie française*, il raconte l'arrestation de son père et les démarches désespérées de sa mère (p.93). Mais sa judéité, c'est aussi sa mère rescapée : « *Les survivantes ont été les géantes de ce temps* » écrit-il (p. 98) et il se souvient qu'elle chantait à la Chorale populaire juive de Paris : « *Alleluia de la chorale du 14 rue de Paradis / encore à l'oreille me berce sa voix chantante* » (p. 98).

Plus loin vient le récit de son décès, l'hommage qu'il lui rend et l'importance de la mémoire : « *Myriam Katz / Tant que je respire tu demeures* » (p. 105). Et c'est dans cette dernière partie, « *Filiation* », que son prénom prend son sens : il est « *messenger Gabriel d'un siècle* » (p. 86) et porteur d'une mission assignée par son père : « *Mon fils Gabriel se souviendra* » (p. 95) et : « *Fils Gabriel rappelle-toi* » (p. 104).

C'est l'écriture, le théâtre, la langue, qui le sauvent ; il a des ressources : « *je suis un chenapan / un franc-tireur* » (p. 12), il est un « *Archange pyromane* » (p. 44) ; « *Toujours demeure l'inadapté avec en poche*

une fronde / Et dans sa tête errante une arche » écrit-il p. 67. Il écrit l'amour, heureux ou malheureux, se croyant « *Banni de ce qui ressemble à l'amour* » (p. 36), « *Accouplé à qui ne veut pas m'aimer* » (p. 39), mais chantant « *le ciel infini du corps* » (p. 53) et l'amour charnel dans un très beau poème dont les vers, commençant tous par le même son « F », ruissellent dans la page.

Ses raisons d'écrire sont énoncées dans un court poème de la troisième partie (p. 77) : « *On écrit pour vivre / Ouvert à ses plaies* », mais aussi « *pour l'essentiel / Le périssable et l'intangible* », « *par fascination / que la chorégie du monde existe* » ; auparavant, un poème-anaphore de la deuxième partie souligne toute la violence de l'écriture : « *Écrire / comme Cri / comme Cru / comme Crime* » etc. qui se termine par une recomposition du mot : « *Éc-/rire* » (p. 45). L'écriture n'est pas facile : « *Le temps à perdre pour peler un mot* » (p. 47), « *Je digère je mastique je malaxe les mots* » (p. 50), comme un acteur. Mais c'est une question de survie : « *La feuille s'évertue à me faire croire que j'existe* » (p. 109) et il évoque le « *cercueil ombilical où l'on trouvera / À la place de mon corps mes poèmes* » (p. 56).

Il a toujours écrit, mais le théâtre a été la grande affaire de sa vie, là encore contradictoire : c'est une façon de vivre par procuration : « *Je n'ai de cri qu'à travers les autres* » (p. 25), « *Je me maquille dans l'ocre nègre de comédiens obscurs* », « *Un manteau d'Arlequin où manque un corps de poète* » (p. 43) mais c'est aussi un engagement pour un progrès humain ; dans un très beau poème construit sur une anaphore rappelant le poème « *Liberté* » de Paul Éluard, il écrit : « *Sur les cendres de Pejsach Gerstenkorn [3] / Sur le costume d'Ève de ma mère / Sur le spasme de velours du rideau de fer / (...) Sur ce siècle et destin philosophique de l'homme / J'adhère au théâtre comme on adhère à un parti* ». Ce sont en effet les grands auteurs qu'il a fait connaître qui sont convoqués au long du recueil et particulièrement dans la troisième partie, « *Coulisses* » : « *Comme un tison Aimé Césaire* » (p. 42), « *La militance de Yacine et Gatti* » (p.60), Gatti auquel il dédie un poème p. 112, les « *paroles-récifs de cinq continents* », « *du Liban au Québec* », énumérant les auteurs dont il a mis en scène les pièces : « *Au bal de ma mémoire de Tchicaya [4] / Cher ventriloque Larry Tremblay [5] // l'homme gris de Mary Laberge [6] / Bintou l'adolescente de Kwahulé [7] / Le fils de harki Yacoub Abdellatif [8] / Adieu géologue de Normand Chaurette [9]* » etc. (p. 81). Ce choix internationaliste est un choix humaniste, guidé par tout son passé : « *J'ai pour tribune coriace mes refus*

/ Pour chalumeau l'encre francophone / On ne vit que de frontières ouvertes / C'est la langue qui mène les peuples » (p. 80). Le langage est commun à tous les hommes : « *Le premier mot fut Maman et le second Babel* » écrit-il p. 85. Les mots « *viennent de tous les points du monde [...] Je les sème autant que je vous aime* » (p. 79). Dans son dernier poème, il se représente « *Parlant breton parlant tchicaya hikmet tzara whitman* » (p. 113), langues propres devenues communes...

Le théâtre sublime l'engagement politique, dont l'idéalisme fut trahi : « *J'ai voulu changer le monde [...] Chacun dans le bonheur de tous / L'allégorie du soleil contre l'ombre / L'amour comme territoire politique // Pour lutte finale ni l'État ni l'argent / L'idéalisme fusionnel fut mon utopie / J'ai perdu la ferveur au fur et à mesure / Avec le doute est venue la déchirure / L'imposture achevée en despotisme* » (p. 75). Mais il lutte autrement : « *Je danse avec ma tumeur politique / Par la dramaturgie je tiens chronique / J'ai pour violence de rester fidèle* » (p.60). Pas de renoncement chez lui : dans un poème bâti sur une anaphore, rappelant là encore Paul Éluard, il affirme : « *J'opte / pour la lucidité des rêves / pour l'irraison insoumise / pour la dissidence active [...] j'opte / pour les feux rallumés / pour le désir extensible / pour nos mains inséparables* ». Et l'utopie revient de façon positive dans le tout dernier poème, dédié à Armand Gatti : « *Quel baladin sérieux ne se nourrit de graines d'utopie* » s'exclame-t-il, sans point d'exclamation.

Tout ceci n'épuise pas la grande richesse de ce petit recueil.

L'avant-dernier poème, imprimé dans un autre type de caractères que le reste du livre, un caractère qui se nomme « *Avenir* » [10], symboliquement, constitue une sorte de testament : « *Ce dont j'aurai besoin / En mourant / D'un peu d'eau sur mes lèvres / Une comptine enfantine / Un mur picoré de neige / Et murmure agonisant de la genèse / La voix de ma mère [...] Une main d'amie [...] Et vous tous qui m'oublierez / Là où j'irai voguer / Âme et buée* »...

Mais non, Gabriel Garran, nous ne vous oublierons pas ! C'est impossible, tant votre travail théâtral a été magnifique et tant votre petit recueil de poèmes, petit par le format, mais grand par ce qu'il exprime, est beau et émouvant ! ■

[1] Flammarion, 2014

[2] **Gabriel Garran**, *Filiation*, Éd. Riveneuve, coll. Arpents, Paris, 2017, 120 p., 12 €

[3] Son père déporté

[4] **Tchicaya U'Tamsi**, écrivain congolais, grand poète africain, dont Gabriel Garran a monté plusieurs pièces au TILF.

[5] Auteur québécois, dont il monte *Le Ventriloque* en 2001.

[6] Écrivaine québécoise, dont il met en scène *Le Faucon* en 1997

[7] Comédien et écrivain ivoirien ; *Bintou* est mise en scène en 1997

[8] Auteur d'*Ahmed Bouffétout*, représenté en 1995

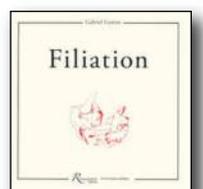
[9] Auteur québécois de *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues*, mis en scène en 1990

[10] Merci à Marina Delranc, graphiste, d'avoir identifié ce caractère, créé en 1988 par Adrian Frutiger

Bonjour à vous
/ UJRE
Presse nouvelle
(et mes souvenirs personnels
de la rue du Tasseil's)

Cet ouvrage qui regroupe des
textes - ni romans ni spectacles
c'est un recueil qui m'a été
parallèle. J'ai comme voulu
qu'ils existent

Gabriel Garran



UN AMOUR D'HUMOUR

Adam Biro, Dictionnaire amoureux de l'Humour juif

par François Mathieu

Ceci est un dictionnaire. Mais pas seulement. Amoureux, il faut l'être pour rassembler quelques deux cent soixante-dix entrées, écrire huit cents pages sur un sujet aussi particulier : l'humour juif. Un dictionnaire, certes, mais, comme l'argumentaire d'une collection qui compte aujourd'hui une centaine de titres le dit, plutôt un essai « à caractère subjectif, d'où le qualificatif *amoureux* ». Non, ce *Dictionnaire amoureux de l'Humour juif** que signe Adam Biro, écrivain et éditeur, n'est pas une encyclopédie prétentieuse et froide, mais une sorte de *Wunderkammer*, de cabinet de curiosités, où le collectionneur, érudit et amateur sérieux à la fois, ne craint pas de se montrer, d'en arpenter les espaces, de dialoguer avec le lecteur. C'est donc un ouvrage qui apprend et qui, en raison du sujet, fait rire.

L'objet visité est le « witz », cher à Sigmund Freud (le célèbre médecin viennois dont le nom – Freud(e) = joie – est déjà en soi un witz) que, comme le note Adam Biro, les mots « *blague, esprit, mot d'esprit, bon mot, plaisanterie, histoire, anecdote, vanne* » ne sauraient remplacer.

Le cadre, l'humour juif ? Vaste programme que de le définir, y compris parce qu'« *on a à peu près tout dit sur l'humour juif – et le contraire* ». Modeste, l'auteur en définit la « *caractéristique principale* » par « *l'autodérision* », et la « *raison d'être principale* » par le besoin « *d'aplanir les inégalités de la vie, et ce dans la joie !* » Il y voit « *un mouvement d'autodéfense collective, engendré par la nécessité* », car, on le sait, « *l'histoire juive est tragique* ». Sans lui, « *les juifs n'auraient pas survécu* », même s'il « *peut adoucir les coups du destin, du destin humain* », il « *ne peut pas les faire disparaître* ».

Cet humour est indissociablement lié à la vie juive. Sans lui, on ne peut comprendre ni la religion ni le peuple. Adam Biro énumère quelques singularités de ce jeu de l'esprit : celui-ci « *se moque des vrais défauts des juifs ou perçus comme tels par les juifs eux-mêmes* » ; il est avant tout ashkénaze ; il est impertinent en ce qu'il manque de respect envers les autorités civiles et religieuses ; il « *évite l'horreur, la terreur, le supplice, la cruauté* ». Entre autres.

Puisque cet ouvrage est quand même un dictionnaire, il se lit comme... un dictionnaire, c'est-à-dire en grappillant çà et là : un renvoi dans un article vous conduit à quitter celui-ci pour découvrir un autre article. Ainsi la pensée galope, saute joyeusement d'un article à un autre. Adam Biro convoque ainsi bien des juifs dont on aime les « bons mots », tels Woody Allen, Pierre Dac ou Tristan Bernard, duquel on retient ce que l'auteur considère comme un exemple parfait d'humour juif, la phrase prononcée à Drancy : « *Jusqu'à maintenant nous vivions dans l'angoisse, désormais nous vivons dans l'espoir.* » Et également des grands noms de la littérature dont l'œuvre se distingue par bien des traits d'humour (juif) : Franz Kafka, Georges Perec, Scholem Aleïchem, Roland Topor.

Puis il y a, bien sûr, les articles thématiques, nécessaires, tel celui sur Auschwitz qui permet de poser la question : « *Peut-on rire de tout ? Peut-on rire de la Shoah, de l'une des plus grandes tragédies de l'humanité et de la plus grande tragédie du peuple juif – tentative d'éradication totale de*

notre peuple de la surface de la Terre ? » Question à laquelle l'auteur n'apporte pas de réponse, car il la veut « individuelle ». Ou l'article sur « hitler » (avec une minuscule !) qu'Adam Biro remplit en citant, sans plus, cinq witz. Car ce livre, pour notre grand bonheur, est truffé de... witz.

Ah, j'allais oublier, ce dictionnaire d'amour de l'humour juif contient un article consacré à « Gary, Romain », ou Émile Ajar, Shatan Bogat, Fosco Sinibaldi, de son vrai nom Romantchik Kacew, lequel m'a incité à relire *La Vie devant soi* : l'histoire d'« *une ancienne prostituée juive au grand cœur qui, bien après la guerre, continue à se cacher dans une cave, dans son "trou juif" avec ses protégés.* »

Ce dictionnaire-essai a sûrement atteint son but. ■



* Adam Biro, *Dictionnaire amoureux de l'Humour juif*, Éd. Plon, Paris, 2017, 785 p., 25 €

INITIATION À L'ENFER

« LE PARLEMENT DES CIGOGNES » de Valère Staraselski

« *J'ai cherché. Non pas par devoir de mémoire. Par devoir de transmission. Comme le chante Jean Ferrat, "pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez" (...) La transmission du savoir n'est pas celle de l'expérience, mais elle explique la réalité des faits.* » Ainsi s'explique Valère Staraselski sur son neuvième roman [1].

C'est un romancier d'expérience, reconnu et il travaille sa langue. Mais c'est aussi un essayiste et sait se faire historien à ses heures.

Le Parlement des cigognes [2] en porte la marque. Comme l'Aragon des *Cloches de Bâle*, d'Aurélien ou des *Communistes*, Valère Staraselski trouve la pitance de sa fiction dans le réel.

Un réel tragique, ici : la destruction des Juifs de Pologne

[1] Entretien avec Héléne Amblard, *Le Patriote Résistant*, octobre 2017

[2] Valère Staraselski, *Le Parlement des cigognes*, Éd. Le Cherche-Midi, Paris, 2017, 116 p., 15 €



par les nazis mais encore par des Polonais, pendant l'Occupation et dans l'immédiat après-guerre...vous savez, cet antisémitisme des imbéciles dont parlait Auguste Bebel.

« *Devoir de transmission* » dit l'auteur. Alors, il commence par nous présenter cinq jeunes gens – David, Katell, Maxime, Charlotte et Cyril – qui stagiaires à Cracovie sans rien savoir de la tragédie qui s'y déroula, vont la découvrir, d'abord sous la conduite de l'un d'entre eux, David, qui en sait un peu plus que les autres.

Avec lui, ils visitent l'ancien quartier juif, Kazimierz ; se rendent là où se trouvait l'effroyable camp de Plaszów où des milliers de Juifs ont été massacrés. C'était le fameux camp du film de Spielberg *La liste de Schindler*. C'est un prologue.

Valère Staraselski plante le décor et suggère le thème de l'opéra qui va suivre.

Lors de la visite d'une galerie de peinture, au-dessus de la Halle aux draps, sur le Rinek, les jeunes font la connaissance de Zigmunt, un vieil homme qui contemple un tableau montrant un groupe de cigognes. Tout jeune, sa famille déportée, lui-même évadé d'un train de la mort, il va conter aux jeunes Français ce que fut la destruction des Juifs de Pologne ; comment s'y prenaient les nazis, méthodiquement ; comment certains Polonais leur facilitaient la tâche, complices par peur, par ignorance, par préjugés ; comment la nature seule l'a protégé durant sa fuite et sa longue attente de la libération.

La nature ? « *En quête, en attente de voir les cigognes, de redécouvrir leur beauté lente, leur beauté immobile, la beauté simple des cigognes... Chaque fois, aujourd'hui encore, je suis émerveillé, porté par un enthousiasme sans bornes pour ces oiseaux ! Je puis affirmer qu'elles m'ont tenu en vie dans le malheur. Quand on n'a rien, ce qui est beau nous appartient. Oui, tout ! Les trilles des oiseaux, les papillons qui voltigent dans les branchages, la brise pure de la forêt et des champs, les cré-*

puscules qui s'allongent au printemps et même le cri des corneilles qui annoncent le soir. Oui, la beauté ! Parfaitement, la beauté des cigognes en plein massacre ».

Un livre aussi beau que nécessaire. ■ BF

À voir

BEATE ET SERGE KLARSFELD



LES COMBATS DE LA MÉMOIRE (1968-1978)

Grâce à de nombreux documents et objets inédits, l'histoire et les motivations de leurs engagements sont pleinement restituées, rejoignant celles de toute une génération dont ils deviennent jusqu'à aujourd'hui les symboles.

* **Mémorial de la Shoah**, exposition du 7/12/2017 au 25/4/2018.

À lire

FLAVIUS JOSÈPHE RELATE LA PRISE DE JÉRUSALEM

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

La révolte des Juifs entre 66 et 70 de notre ère a donné lieu à de nombreuses légendes qui se sont enracinées. Les Juifs se seraient insurgés contre Rome qui voulait les contraindre à reconnaître le caractère divin de l'empereur romain (leur territoire avait été annexé par l'empire romain en l'an 6, deux ans après la mort d'Hérode) : ce n'est qu'en partie exact. La fin de cette longue guerre sanglante aurait été l'origine de la diaspora : c'est faux, car seuls les rescapés de Jérusalem ont été chassés de la ville, qui a été détruite, ainsi que son temple.

Le grand livre de Flavius Josèphe (Joseph ben Mattias, né à Jérusalem en 37/38, mort à Rome vers 100), *La guerre des Juifs*, qu'il a fait paraître entre 76 et 79, est une œuvre fondamentale en ce qu'elle apporte un témoignage assez précis des événements qui ont ponctué ce conflit et aussi de ses causes. Cet homme a eu un parcours intéressant et étrange : il a d'abord été assez proche des sectes juives : Phariséens, Sadducéens, Esséniens. Il a passé trois ans dans le désert, vêtu de feuillages. Puis il s'est tourné vers le Portique, une société stoïcienne. En 64, il s'est rendu à Rome pour négocier la libération de prêtres emprisonnés par le procurateur de Judée. Introduit dans le cercle impérial, il y est le protégé de Poppée. Il retourne ensuite en Judée en 66 et rejoindra, un an plus tard, les insurgés de Galilée. Là, il participe à la défense de Jotapata (Yodfat). C'est alors qu'il a décidé de soutenir Vespasien, qui a ramené le calme avec fermeté à Jérusalem et a été proclamé empereur par ses légions. Vespasien va laisser son fils Titus poursuivre la répression de la révolte.

Dans ce cinquième tome de son œuvre monumentale, Flavius Josèphe explique en détail qu'il y a eu en



réalité deux guerres – la guerre contre Rome est précédée par une guerre entre Juifs – qui sont menées par des groupes aux idées extrémistes, comme les Zélotes (ce qui signifie : les zélés), un moment soutenus par les Iduméens, originaires d'une contrée limitrophe de la Judée, convertis tardivement au judaïsme. Des affrontements graves ont lieu au sein de Jérusalem, tant entre ces armées qu'avec ceux qui cherchaient un compromis avec les Romains. Ils finissent par tous se liguer contre Titus, non sans de nombreuses trahisons (Simon de Giordas, soutenu par la majorité du peuple, a fait tuer plusieurs de ses alliés et son lieutenant Jude) et de violentes luttes d'influence. Flavius Josèphe écrit : « *J'affirme en effet que c'est la sédition qui s'empara de la ville tandis que les Romains s'emparèrent de la sédition...* ».

Le siège a été épouvantable car la famine et la maladie se sont vite abattues sur les plus pauvres. Les combats entre les factions et contre Titus ont été féroces. Notre historien, qui a écrit son œuvre en grec, relate ces faits dans le menu détail, mais fait de longues parenthèses pour décrire la cité et le Temple. Il explique aussi qu'il est allé négocier et qu'il a harangué le peuple dans le but de parvenir à une conciliation.

Ce volume s'achève sur la victoire de Titus. Le volume suivant (le dernier) relate le traitement des révoltés (ou tués ou crucifiés), le triomphe de Titus et les suites de guerre, avec l'épisode tragique de Massada, dans le désert de Judée, où les Sicaires (on nommait ainsi cette faction des Zélotes qui assassinait ceux qui pactisaient avec Rome) se sont tous suicidés. Comme tous les historiens de cette époque, Flavius Josèphe doit être lu avec circonspection. Mais ayant

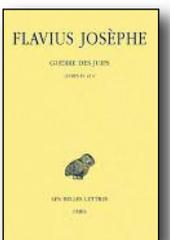
été dans les deux camps, il a donné des informations précieuses sur la situation et ses enjeux, plus complexes que ceux que l'on imaginait. Il a complété d'ailleurs son histoire dans un autre ouvrage en vingt tomes, *Sur les Antiquités juives*, puis dans *Contre Apion*, où il défend la tradition juive contre les calomnies.

Il a donc largement contribué à faire connaître la culture juive et donné les clefs des crises religieuses, politiques et morales que les Juifs ont traversées à l'époque du Christ et par la suite.

Son œuvre a connu au IV^e siècle une version en latin traduite dans une optique chrétienne. Elle a été très lue pendant la Renaissance et plusieurs auteurs s'en sont inspirés pour évoquer des événements de leur temps, comme Jean Léry ou Agrippa d'Aubigné dans *Les Tragiques* lorsqu'il décrit le siège de Paris. Madame de Lafayette en parle dans une lettre, Chateaubriand l'utilise pour sa description de Jérusalem dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* et Ernest Renan le cite pour décrire le siège de Paris par les Prussiens, et la Commune.

Celui qui est devenu Titus Flavius Josephus nous a laissé en héritage ce qui est essentiel pour comprendre la terrible crise que le monde juif a traversée et qui a contribué à son discrédit futur, largement exploité par Paul de Tarse qui en 58 s'était rendu à Jérusalem où il avait été mal reçu par les chrétiens Nazôréens (ou Nazaréens) qui l'accusaient d'apostasie à l'encontre de Moïse –, en somme une rupture décisive avec les fondements juïques du christianisme. ■

* **Flavius Josèphe**, *Guerre des Juifs*, Livre V, éd. bilingue grec ancien / français ; trad. A. Pelletier, prés. O. Munnich, Éd. Les Belles Lettres, Classiques en poche, 2017, 374 p., 14,90 €.



UNE EXPÉRIENCE DU MONDE

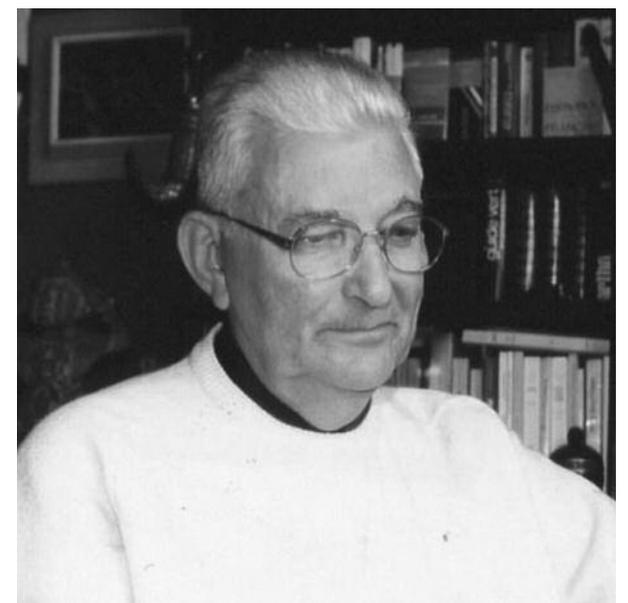
JE EST UN JUIF, ROMAN DE CHARLES DOBZYNSKI

L'auteur est né dans un *shtetl* à Kaluszyn (Pologne) en 1929. À partir de 1942, les déportations vers Treblinka ont commencé. Ses quelques 8 000 habitants y sont presque tous morts. Charles Dobzynski a échappé à ce tragique car il se trouvait en France pendant cette période : il a été l'un de ces enfants cachés qui ont eu la vie sauve grâce au courage de personnes qui n'acceptaient pas ce comportement criminel de l'occupant nazi. Après la Libération, il a fait la connaissance de Paul Éluard, qui a publié deux de ses poèmes dans *Les Lettres françaises*. Il a ensuite collaboré à la revue littéraire *Europe* dont il est devenu le rédacteur en chef. Dans sa pertinente préface, Jean-Baptiste Para raconte ses premières rencontres avec cet homme et les relations intellectuelles enrichissantes qu'ils ont entretenues. Il explique aussi le titre singulier de ce petit recueil, qui est qualifié de « roman » par son auteur. Ce n'est pas tant le genre « roman » auquel il s'intéresse, mais l'idée d'une mémoire douloureuse qui s'écoule au fil du temps.

Le style de Charles Dobzynski est simple et ne recherche aucune subtilité métaphysique ou rhéto-

rique : il vise la pure simplicité. Il raconte l'histoire récente des Juifs que chaque individu qui est juif porte sur ses épaules comme un poids énorme. Il relate son existence, mais aussi celles des membres de la diaspora et celles, épouvantables, des hommes et des femmes qui ont fini dans les camps de la mort. Vous comprendrez que son recueil n'a rien de commun avec l'œuvre d'un Paul Celan. Mais cette expérience du monde fait comprendre parfaitement comme on peut « être juif » par la seule relation, par la relation à cette mémoire, qui a été souvent difficile, pour finir par être tragique à un point indicible. Qui n'est pas juif aura, grâce à ces pages, la faculté de prendre la mesure de ce que veut dire : « Je est un Juif », car la question est d'une complexité presque inextricable. ■ G-G L

Charles Dobzynski,
Je est un Juif, roman,
préf. Jean-Baptiste Para,
Éd. Gallimard, *Poésie*,
144 p., 6,20 €



ERRATUM Chers lecteurs, dans le numéro de novembre de la *PNM*, en page 7, la note du bas de l'article de **Gérard-Georges Lemaire**, « *Un pamphlet pour célébrer le peuple élu : Le Salut par les Juifs de Léon Bloy* » avait été « oubliée », la voici donc avec toutes nos excuses : * **Léon Bloy**, *Essais et pamphlets*, édition établie par Maxence Caron, préf. d'Augustin Lafay, Éd. Robert Laffont, coll. Bouquins, 2 vol., 1 600 p., 34 €.

Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

L'URSS des CINÉASTES À LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE

Il est encore temps de découvrir que le cinéma d'URSS ne fut pas un art monolithique. Pour marquer le centenaire de 1917, la Cinémathèque française programme des films soviétiques de grande diversité jusqu'au 15 janvier. Deuxième partie d'un entretien avec Bernard Eisenschitz qui les a choisis :

Laura Laufer :

Quelle place est faite aux réalisateurs juifs et aux thèmes juifs dans le cinéma soviétique et dans la programmation de la Cinémathèque ?

Bernard Eisenschitz : Je n'ai pas retenu *Le bonheur juif* d'Alexis Granowsky. Tourné en 1925, ce film inspiré d'une nouvelle de Cholem Aleïchem, est indéniablement intéressant, mais il est très connu. Je n'ai pas davantage retenu *Les cinq fiancés* d'Alexandre Soloviev (1929). Le sujet est très intéressant mais la réalisation laisse à désirer et, surtout, le film n'est pas conservé en entier. Il existe d'autres films à sujet juif, par exemple le premier film sonore de Lev Koulechov, *Horizon*, histoire d'un juif qui rentre en Union soviétique après avoir émigré aux États-Unis ou *La frontière*, tourné en 1935 par Mikhaïl Doubson. Aucun de ces films parlants n'est tourné en yiddish.



D'ailleurs le personnage principal d'*Horizon* est interprété par Balatov qui n'a jamais parlé qu'en russe ! Mais Valéry Pozner a récemment montré plusieurs de ces films. Il y a aussi des films documentaires sur le Birobidjan, ce district national qui, créé en 1928, a accédé au statut de région autonome en 1934.

J'ai donc choisi de programmer des films soviétiques relativement peu connus ou assez remarquables pour justifier d'une reprise. J'ai ainsi retenu trois films dont *L'erreur de l'ingénieur Kotchine*, histoire d'es-pionnage tournée en 1939. Son réalisateur, Alexandre Matcheret, qui est juif, invente un réseau d'espions avec un tailleur juif et sa femme. La présence de ces deux personnages lui permet de signaler que les Juifs soviétiques peuvent désormais faire carrière : « Vous vous rendez

compte, dit le tailleur à l'enquêteur du KGB, *notre fils est officier. Dans quel autre pays un juif pourrait-il devenir officier de l'armée ?* ».



J'avais également à cœur de montrer *Une tête sans prix** ou *Une tête inestimable*, tourné en 1942 par Boris Barnet. Ce film fait

partie des *Ciné recueils de guerre*, courts-métrages – il en fallait trois pour faire une séance – produits tout de suite à la déclaration de guerre. Il décrit la politique de discrimination nazie dans la Pologne occupée. On y voit un juif qui joue le rôle de *Deus ex machina*. Le personnage est interprété par un acteur juif spécialisé dans les rôles de Juifs, qui fut aussi le réalisateur du film *Le dernier camp tzigane*, avec Alexander Granach – l'acteur juif qui jouait dans *Nosferatu* de Murnau et que l'on reverra plus tard dans *Les bourreaux meurent aussi* de Fritz Lang, tourné à Hollywood.

Enfin, troisième film du programme, *Taras l'indompté*, appelé aussi *Les indomptés* de Mark Donskoï, tourné en 1945, évoque le massacre de Babi Yar à Kiev. Le film n'est pas extraordinaire en soi, mais il est important en raison de la scène de massacre. C'est l'unique film de fiction avant 1960 à évoquer l'extermination des Juifs, ce qui fera dire à Mikhaïl Romm, cinéaste juif et directeur artistique du studio : « Si dans ces années des millions de Juifs ont été exécutés en Europe et que nous n'en avons pas dit un mot, si dans un plan cette extermination est montrée, je considère qu'il ne faut pas toucher à ses plans. » ■



Propos recueillis par
Laura Laufer
[22/10/2017]

* Commencé à Moscou, achevé à Alma-Ata suite aux bombardements des studios. Un épisode de la résistance polonaise où se croisent un chef partisan, une mère, un médecin patriote et un juif.

Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

NATHALIE JOLY CHANTE YVETTE GUILBERT

Yvette Guilbert (1865-1944), artiste incontournable de La Belle Époque avait fait la connaissance de Freud lorsque celui-ci était venu étudier à Paris auprès de Charcot. Cela avait été le point de départ d'une longue amitié et d'une longue correspondance. Elle était aussi l'amie des peintres qui l'ont souvent croquée, tels Toulouse-Lautrec.



Leonetto Cappiello (1875-1942) Yvette Guilbert vers 1899

Reine du Caf' Conc', Yvette Guilbert inventa le parlé-chanté et « le rythme fondu ». Ses chansons parlent des petites gens, s'intéressent au sort, à la condition et à l'émancipation des femmes. Elle chante Xanrof et Aristide Bruant, des ballades médiévales, les grands poètes du Moyen-Âge. La chanteuse de cabaret a été également actrice de cinéma. Mariée à Max Schiller, un biologiste viennois rencontré à New-York ayant été le « manager » de Sarah Bernhardt, elle l'a suivi dans le Midi où, étant juif, il dut se réfugier dès le début de la Seconde Guerre mondiale.

Nathalie Joly, chanteuse et comédienne, a construit la trilogie de ses spectacles* à la faveur de rencontres et de recherches personnelles intenses. Une dame âgée est même venue lui apporter de nombreux documents inédits sur Yvette Guilbert, alors qu'elle se produisait à la Vieille Grille. De tout cela ne pouvait naître

qu'un récital intense et digne d'intérêt, celui-ci accompagné d'une exposition fort instructive. *Je ne sais quoi* rapporte la période des chansons coquines, *En v'là une drôle d'affaire* des chansons plus littéraires, et *Chansons sans gêne*, que nous préférons, apporte le swing.

Nathalie Joly a su peindre avec brio l'âme de cette belle et palpitante égérie, nous rendre avec finesse et humour à la fois les différentes facettes de ce personnage haut en couleurs et les paroles et musiques, depuis les chansons grivoises, les chansons plus littéraires jusqu'à celles plus *bluzzy*. Elle évoque la verve d'Yvette Guilbert, son insolence, cette liberté d'esprit qui avait séduit Freud. Une performance. Un vrai plaisir qui de plus nous instruit. ■

* Vu au Théâtre du Soleil, Cartoucherie
Tournée : • *Je ne sais quoi* au Musée Mac Orlan / Seine et Marne (21/01/2018) et à Granville (25/05/2018) • *En v'là une, drôle d'affaire* à l'Institut français d'Alger (11/01/2018) • *Chansons sans gêne* à Jurançon (24/03/2018)

Coffret de 3 CD Yvette, Yvette, Yvette Nathalie Joly chante Yvette Guilbert, 55 titres – livret, Grand prix de l'Académie Charles Cros, Frémeaux & associés / Marche la route, 30 €, 01 43 74 90 24, marchelaroute.free.fr



« FUIR UN PAYS POUR SURVIVRE AU RISQUE DE MOURIR »



Nombreux sont les spectacles sur les migrants, les réfugiés. *De Pékin à Lampedusa* n'est pas tout à fait comme les autres. Il prend pour point de départ une passion, celle de l'athlétisme, ainsi que le rêve illusoire de l'Occident d'une adolescente somalienne de seize ans, qui, après les jeux de Pékin, et alors que vint l'oubli, la guerre, la mort de son père à Mogadiscio, imaginait de participer aux Jeux olympiques de Londres, d'être reconnue, de réussir. Certes, nous savons déjà beaucoup du drame des migrants, de leurs parcours semés d'embûches pour rejoindre l'Occident sur des embarcations de fortune, jusqu'à parfois y perdre la vie.

En s'inspirant de l'histoire et du destin tragique de **Samia Yuzuf Omar**, née en 1991, l'année où la guerre civile a éclaté en Somalie après la chute du président Siad Barre, et morte en 2012 à quelques centaines de mètres des rives de Lampedusa, **Gilbert Ponté**, spécialiste des « solos » en écriture et dans la mise en scène, et du théâtre-récit (Dario Fo et Brecht sont ses référents), porte une parole incarnée sur les migrants, les réfugiés. Lui-même fils d'immigré le dit : « On ne peut pas comprendre l'his-

toire de l'immigration, ni en parler si on ne l'a pas vécue. Impossible de comprendre ce besoin de fuir un pays pour survivre, au risque de mourir. »

Le choix de la comédienne **Malyka R. Johany** à la voix harmonieuse (elle a travaillé le chant avec des professeurs renommés) et au corps plastique, lumineuse, mouvante, est judicieux. Elle nous émeut. La comédienne endosse le corps de Samia, seule sur la scène sans décor, hormis une vidéo projetant la mer puis le sable, et quelques accessoires tels un châle, et le son des percussions qui rythme le texte poétique et épique. Retranscrire la jeunesse, son énergie, ses espoirs, voilà Samia (la comédienne) qui s'élance, bandeau blanc pour retenir sur son front ses boucles brunes, et qui à elle seule forme la scène tout entière. Comme une épopée de vie, une ode aux migrants, un chant tragique et vertueux, une histoire singulière qui devient universelle.

Gilbert Ponté a également porté et joué à la scène *Michael Kohlhaas l'homme révolté*. Très remarqué, ce spectacle se joue actuellement aussi au Théâtre Essaïon. ■

* **Théâtre Essaïon** 6 rue Pierre-au-Lard, lu. et m. 19:45 jusqu'au 09/01 - rés. 01 42 78 46 22

ANNIVERSAIRE

Centenaire de la mort de Mendele Moïkher Sforim

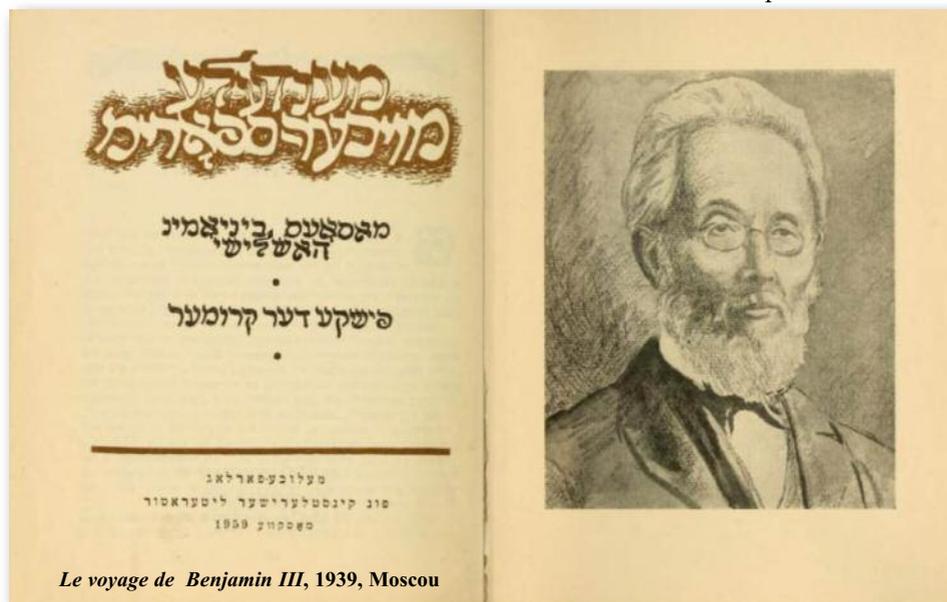
א שמוגלגער - UN PASSEUR

par BERNARD FREDERICK

Figure décisive de la littérature yiddish, Shalom-Yaakov Abramovitsch mieux connu sous son pseudonyme de מנדעלע מוכר ספרים - Mendele Moïkher Sforim (Mendele le colporteur

juive. Oû que je tourne mon regard, la besace est toujours là ». [2]

Abramovitsch publie d'abord en hébreu des essais, des critiques et le roman *Limdu hetev* -



Le voyage de Benjamin III, 1939, Moscou

de livres) est mort le 8 décembre 1917 à Odessa, il y a tout juste cent ans. Né dans une famille juive aisée de Kapulye (Biélorussie) en 1836, il part à 17 ans sur les routes en compagnie d'un personnage louche, Avremle le boiteux. Mendele Moïkher Sforim découvre l'errance et les bas-fonds. Cette expérience lui révèle des abîmes de misère subis par les Juifs : « dans les maisons de prière et les hospices, il rencontra toutes sortes de gueux, cheminots, mendiants qui erraient de ville en ville par familles entières. Parmi eux se trouvaient des bourgeois déchus, une grande variété d'infirmes, de débauchés, de demi-fous, de repentants qui par le vagabondage voulaient expier leurs péchés, des insoumis qui avaient fui la conscription » [1]. Toute son œuvre en sera marquée.

« Pour moi, écrit-il, mon lot fut de descendre au niveau le plus bas, dans les caves de la vie juive. Ma marchandise à moi, ce sont les hardes, les haillons. Ceux à qui j'ai affaire, ce sont les miséreux, les mendiants, les coquins, les charlatans, les déchets de la vie, la lie de l'humanité. Je ne rêve que de mendiants. Devant mes yeux, je vois toujours cette besace, cette vieille et familière besace

C'est en 1864 qu'est publié, dans le premier vrai quotidien en yiddish, *Kol Mevasser*, son premier roman en yiddish *Dos kleïne mentshele* - « Le petit bonhomme ». Suivront de nombreuses œuvres comme *Di Kliatshe* (La Jument, 1873, puis en hébreu *Susati*, 1889) ; *Masoës Binyomen hashlishi* (« Les Voyages de Benjamin III » (1876) ; *Dos Vintshfingerl* (« L'Anneau » 1888) ; *Fishke der krumer* (« Fishké le boiteux », 1894).

Tant en hébreu qu'en yiddish, Mendele travaille les langues juives comme personne. Ainsi donne-t-il à l'hébreu la souplesse et les couleurs du yiddish et au yiddish la rigueur de la langue des Écritures.

Mais c'est pour le yiddish que Sholem Yakov Abramovitch donne naissance à Mendelè-Moïkher Sforim : « Cette "langue de Caliban", écrit Rachel Ertel, il va la travailler avec un perfectionnisme maniaque, il va lui donner toute la richesse, toute la souplesse, toutes les nuances, toutes les inflexions du "Petit bonhomme" (*Dos kleïne mentshelè*, 1864), il va lui donner tous les chatolements, toutes les splendeurs, toutes les terreurs aussi, recelés par la nature » [3].

C'est de la nécessité de parler au peuple dans la langue du peuple qu'est né Mendele Moïkher-Sforim, à la fois pseudonyme et personnage des récits de l'auteur. Un récitant, un peu ; un commentateur, peut-être ; un passeur, surtout. א שמוגלגער, un passeur qui observe d'un œil critique la société juive de son époque et en combat les vices comme la corruption de son « clergé », qu'il oppose à la misère du petit peuple.

Ainsi, s'inspirant d'un des héros les plus populaires de la littérature

occidentale, le héros de Cervantès, il crée, dans *Les voyages de Benjamin III* (1878) un véritable don Quichotte du *shtetl*. Mendele veut avant tout dénoncer les injustices sociales, ouvrir l'abcès de la société juive, tourner en dérision les rêveries palestiniennes du *shtetl*. « Il faut, dit-il, se moquer, se gausser, se débarrasser à tout jamais de ce qui est pourri, laid, corrompu, moisi, il faut le déraciner, le brûler au feu de la colère avec le fiel de la raillerie. »

Benjamin vit à Tuneïadovka, petit bourg juif où « on parle avec enthousiasme du Messie et on attend de jour en jour sa venue ». La vie lui paraît belle malgré la misère, jusqu'au jour où il entend des vagabonds faire des récits étonnants sur le pays merveilleux des « petits Juifs rouges ». Profondément intéressé par ces créatures mythiques, il part à leur recherche en compagnie de son Sancho Pensa, Senderl. Ils tourneront en rond.

Adapté au théâtre, *Les voyages de Benjamin III* fera les beaux jours du GOSET de Moscou, avec la mise en scène de Granovski, les décors de Falk et un Mikhoels royal dans le rôle titre [4]. ■

[1] Mendel Mann, *Mendele Mocher-Sforim*, L'Arche, No 123

[2] Préface à *Fishké le boiteux*, (*Fishke der Krumer*), Éd. du Cerf, Paris, 1996

[3] *Royaumes juifs, trésors de la littérature yiddish*, Robert Laffont col. Bouquin, Paris 2008.

[4] Le Théâtre de La Reine Blanche (Paris 18°) reprend du 24 au 27 janv. 2018 la pièce tirée des *Voyages* par Gérard Wajcman pour la Pandora Compagnie. Mise en scène Brigitte Jaques-Wajcman.



Odessa 1905. Assis: Czernowitz, Lilienblum, Ravnitsky, Achad ha-Am, Mendele Moïkher Sforim, Levinsky. Debout : Borokhov, Klausner et Bialik



Dos Kelbl de Mendele Moïkher Sforim, ill. Tchaïkov

Livres en français

- *Les Voyages de Benjamin III*, Éd. Circé, coll. Poche, 1998,
- *Fishke le Boiteux*, Éd. Le Cerf, 1996,
- *La Haridelle*, trad. Batia Baum, Bibliothèque Medem, Paris, 2008